

De Sicile... en France

Angelo Meli

Je m'appelle Angelo Méli et je fais partie de ce million et huit cents mille émigrés italiens qui se sont retrouvés en France entre 1945 et 1970.

Je suis né en octobre 1942, dans une ville de Sicile du nom de Campobello di Licata, située entre les plages du débarquement anglo-américain et la vallée des temples d'Agrigente.

Je suis arrivé en France en 1951, à l'âge de neuf ans.

Notre venue en France en 3 étapes :

1^{re} étape : 1947-1950

Rappelé sous les drapeaux à quelques mois de ma naissance, mon père est fait prisonnier par les Anglais et conduit en Angleterre jusqu'au début de 1946.

Dès son retour, et pour cause de vie difficile, il va tenter l'immigration clandestine pour la France (sans papiers, sans contrat de travail). Par trois fois, il est interpellé sur le sol français et renvoyé en Sicile.

2^e étape : 1951

Un frère de mon père qui a eu plus de chance en réussissant son immigration clandestine avec toute sa famille, s'installe à Saint-Jean-Bonnefonds en 1949. Régularisé, il travaille dans une fonderie stéphanoise.

Après des démarches répétées, persévérantes, auprès du consulat italien de Lyon, il a pu obtenir un passeport pour mon père. Celui-ci devait nécessairement et seulement accompagner sa mère désireuse de rejoindre la famille de mon oncle installée en France.

Je fus aussi inscrit sur ce passeport (bien que cadet de quatre enfants), pour alléger la famille restée en Sicile.

Nous arrivons, ma grand-mère, mon père et moi, le 20 novembre 1951, à Saint-Jean-Bonnefonds, en touristes, sous la pluie et le crachin.

Trois jours après, je suis inscrit à l'école publique du village, comme mes cousins.

Deux semaines plus tard, mon père décroche un contrat temporaire de travail et descend à la mine de Verpillieux.

Un an plus tard, après avoir trouvé un logement et son contrat de travail ayant été renouvelé pour trois ans, mon père fait venir ma mère et mes trois frères et sœurs de Sicile.

Nous voici tous installés, comme la famille de mon oncle, pour une nouvelle vie pas toujours facile dans un pays où tous les espoirs étaient permis.

3^e étape

Ecole primaire à Saint-Jean-Bonnefonds, jusqu'en 1955.

Collège et lycée chez les pères salésiens et terminale à Honoré-d'Urfé.

Après 1962, j'ai dû concilier études supérieures et travail, puisque n'ayant pas la nationalité française, je n'avais pas la possibilité de bourse d'études. Je fus donc maître d'internat à Saint-Etienne, et plus tard au collège d'enseignement technique de Montbrison (à l'ancienne *Sup*). Je fis la connaissance de cette ville pour la première fois en 1966.

L'éloignement de la faculté de Lyon m'obligea à partir de Montbrison pour le CET de Brignais.

Après une réussite au concours de professeur d'enseignement général lettres en 1968 et une année de formation à l'ENNA de Lyon, je fus nommé professeur au CET de Montbrison, ville que j'avais mentionnée sur ma fiche de vœux d'affectation pour deux raisons :

- J'allais épouser une jeune fille du haut Forez née à Montbrison ;
- J'avais trouvé lors de mon passage en 66 à Montbrison beaucoup de sympathie auprès de l'administration et d'amitié auprès de mes collègues.

Des racines en Montbrisonnais

A la rentrée scolaire 1969, mon épouse fut nommée professeur au collège Mario-Meunier. Après la naissance de nos deux enfants et considérant la qualité de vie que nous proposait Montbrison, ses nouveaux quartiers, le nouveau lycée polyvalent, nous avons décidé de prendre racines en Forez. Et ces racines continuent à s'y développer puisque deux petits-enfants sur trois sont nés à Montbrison et y sont scolarisés.



La charrette sicilienne

Moyen de transport, utilisé jusqu'au milieu du XX^e siècle, qui est devenu un symbole de l'île. Charrettes très colorées, portant sur fond et ridelles, des scènes inspirées d'épopées médiévales et décorées par "ceux qui ne pouvaient pas voyager en carrosses mais seulement en chars". Aujourd'hui, objets importants du folklore sicilien défilant lors des fêtes religieuses et profanes.